

Introduction

Introduction

Yves Jeanneret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/144>

DOI : 10.4000/edc.144

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

ISBN : 2-9514961-5-X

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Yves Jeanneret, « Introduction », *Études de communication* [En ligne], 27 | 2004, mis en ligne le 03 novembre 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edc/144> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edc.144>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Introduction

Introduction

Yves Jeanneret

- 1 La réflexion sur la recherche en sciences sociales est souvent prise au piège d'une référence exclusive aux savoirs des sciences exactes. Soit on compare la vérité des sciences sociales à celle des sciences formelles et physiques, soit on affirme une irréductibilité de leur objet. La même dépendance extrinsèque marque le discours sur les « méthodes d'enquête » : par exemple, le terme méthodes qualitatives, double mystérieux de la quantification, n'apporte guère de ressources pour analyser la construction effective des stratégies et situations de recherche et l'idée d'une méthode ethnographique n'éclaire guère de quoi il est question lorsqu'un chercheur décide de mettre en relation des pratiques avec des représentations [Lallement, 2002]. Enfin, le recours aux « nouvelles technologies » dans la recherche convoque celles-ci systématiquement sous la figure de l'« outil ».
- 2 Pis : le retour incessant d'une sorte d'angoisse existentielle dans les sciences de la communication – quand il ne s'agit pas de l'invocation, par des enseignants-chercheurs de la discipline, de la dignité des vraies disciplines, qui sont toujours, on le sait... celles du voisin – engage souvent le jeune chercheur en SIC à faire sa provision dans les boîtes à outils des « méthodes de sciences sociales » pour composer sa propre approche.
- 3 Pourtant, si décrire la communication, ses médiations, ses logiques sociales, ses ressources sémiotiques, ses modes de médiatisation, a quelque pertinence dans l'analyse des « productions médiatiques », des « médiations culturelles » ou des « usages », cela devrait aussi avoir son kairós lorsqu'il s'agit de réfléchir sur l'activité scientifique elle-même. C'est même indispensable si l'on veut examiner les pratiques réelles par lesquelles les disciplines qui prétendent dire quelque chose de l'homme en société construisent leurs objets et prétendent à leur rationalité, car cette rationalité procède toujours d'une certaine manière d'entrer en communication et de rendre compte de cette communication. Les questions ouvertes par cette perspective sont aussi nombreuses qu'importantes pour l'épistémologie – entendue ici comme un effort de pensée construite visant à élucider les ressorts de la pratique scientifique – puisqu'elles concernent la production, la circulation et le succès des théories en

sciences sociales. Par quels circuits sociaux les situations d'enquête, les modes d'inscription, les mises en forme sémiotiques aboutissent-elles à des textes de recherche, avec leur style, leur forme rédactionnelle, leur mode de publicité, leurs canons de reconnaissance ? Les normes de la scientificité mobilisées dans nos disciplines traitent-elles les actes de communication comme des choses allant de soi, comme des objets d'apprentissage, comme des réalités à neutraliser, comme des constituants de l'objet étudié ? Qu'en est-il des circuits par lesquels, dans la presse, dans l'expertise, dans le conseil, dans la formation, on use de savoirs issus des sciences sociales et, symétriquement, on intervient dans leur production ? Enfin, est-il possible de reformuler en termes communicationnels certaines des controverses qui marquent les théories et les méthodes ?

- 4 Les sciences de l'information et de la communication n'ont ni l'initiative, ni l'exclusivité de ces questionnements. L'analyse littéraire, l'ethnographie, la sociologie critique et l'historiographie y ont apporté des contributions explicites. Les SIC ont toutefois pris en charge explicitement une réflexion originale, pour analyser la communication scientifique, étudier les matérialités documentaires, élucider le statut des sources de connaissance des pratiques, qualifier les situations de recherche comme situations de communication.
- 5 Les auteurs réunis dans ce numéro engagent cet effort, de façon limitée, car la tâche est infiniment plus vaste que ce que peut en restituer un numéro de revue (le choix adopté ici laisse d'ailleurs, pour des raisons d'espace disponible, nombre de contributions qui pouvaient enrichir ce débat). Ces analyses, assez différentes par leur sujet empirique (manuels, thèses, articles ; SIC, sciences sociales, sciences de la vie) et par leur orientation (sur les formes, sur les enjeux, sur les espaces, etc.) présentent beaucoup de points communs. Elles prennent en compte des réalités très généralement occultées, comme si elles n'existaient pas ou ne comptaient pas vraiment, dans les débats épistémologiques et dans les controverses échevelées entre « philosophes des sciences » et « sociologues du laboratoire ». Elles prennent au sérieux et analysent réellement les échanges par lesquels se construisent, se légitiment et se diffusent les savoirs ; les espaces et situations dans lesquels ils se déploient ; les signes et les organisations discursives qu'ils mobilisent ; les dispositifs médiatiques et documentaires qui les soutiennent ; les initiatives et interprétations qu'ils engagent ; l'inscription des savoirs scientifiques dans l'espace large de circulation des discours et des savoirs sociaux. Plus généralement, elles considèrent les actes et les logiques de la communication, non comme des à-côté du travail de recherche, mais comme l'une des dimensions constitutives de ce travail.
- 6 Sans céder aux facilités de l'autoréférence, il est intéressant de situer cette entreprise par rapport à certains actes de communication qui l'ont rendue possible : certains échanges intellectuels, certaines situations de dialogue, certaines procédures éditoriales.
- 7 La problématique dont le dossier se réclame s'appuie explicitement sur la rencontre de trois courants de recherche, rencontre qui s'est particulièrement explicitée dans les séminaires organisés à Lille il y a quelques années.
- 8 L'approche communicationnelle est une exigence de toute approche pratique de la recherche, dans la mesure où, comme beaucoup d'auteurs l'ont déjà remarqué, le chercheur – anthropologue ou non – est toujours un auteur, un producteur de textes. Or les textes qu'il produit ont un statut communicationnel particulier, suspendus qu'ils

sont entre la rencontre des sujets sociaux, la légitimation de prétentions démonstratives et la responsabilité publique d'une parole sur le social. Ce travail du texte, que Barthes avait placé au centre d'un numéro important et assez méconnu de *Communications* [Barthes, 1972], supposait, pour être réellement pris en compte, que les pratiques d'écriture soient considérées comme des éléments constitutifs de la pensée ; ce qui, à son tour, exigeait qu'elles soient définies à partir de ce qui en fait un geste de saisie, de transformations et de mise en publicité de paroles sociales.

- 9 C'est pourquoi l'approche de la recherche par l'écriture, qui pourrait être purement formelle, prend tout son sens si elle s'appuie sur une réflexion sur l'engagement du chercheur dans les processus de communication qu'il prétend décrire. Il appartient à Joelle Le Marec d'avoir exprimé avec un éclat particulier cette question, en observant que les sciences de la communication (mais sans doute toute discipline de sciences humaines) prennent la communication pour objet en même temps qu'elles la mobilisent comme ressource pour accéder à cet objet : ce cercle communicationnel soulève un ensemble de questions qu'il vaut mieux regarder en face et discuter, plutôt que de les glisser subrepticement sous le tapis à motifs carrés d'une méthodologie, qui, de les oublier, devient impeccable mais illusoire [Le Marec, 2002a]. Ainsi devient-il impossible de dissocier le terrain et l'écriture, de poser la méthode indépendamment du geste, de décrire des dispositions sans entendre des prétentions, d'élaborer des savoirs sans penser leur publicité : question qui était au centre d'une précédente livraison de la revue, dont celle-ci est, à certains égards, la suite [Le Marec, 2002b].
- 10 Réfléchir dans l'espace de cette réflexivité communicationnelle est enfin indissociable des principes d'une anthropologie des savoirs, selon laquelle, comme l'explique Daniel Dubuisson, le travail des sciences humaines se définit comme geste mais aussi comme œuvre et où la « fonction textuelle » met aux prises en permanence le savoir savant avec les motifs narratifs et imaginaires qui, liés à une histoire immémoriale des formes, l'empêchent de coïncider jamais à la clôture qu'il vise [Dubuisson, 1996].
- 11 Ces questions ont été discutées à Lille dans le séminaire d'école doctorale « le conflit des épistémologies », organisé à la fin des années 1990 à l'initiative de Daniel Dubuisson, Alain Deremetz et Jacques Sys ; un lieu de rencontre entre des questionnements qui ne convergent pas nécessairement mais peuvent s'entendre. Elles ont pu se déployer dans le groupe « méthodologie et épistémologie » du CELSA ainsi que dans le séminaire commun de doctorants organisé entre Avignon et Paris 4 à l'initiative de Julia Bonaccorsi et Sarah Labelle [Bonaccorsi et Labelle, 2004].
- 12 Ce numéro n'est pas toutefois le prolongement de ces entreprises. Il est une autre aventure, née à l'initiative du comité de rédaction de la revue. Aventure qui rencontre les mêmes questions, bien difficiles à résoudre et même, plus simplement à poser, mais qui se nourrit aussi de questionnements nés autrement, formulés autrement, inscrits dans d'autres parcours, comme on va le voir. Car le cadre problématique ici résumé à grands traits a été – c'est la loi du genre – retravaillé, redéfini, corrigé, quelque peu maltraité par les auteurs, et c'est ce qui fait la richesse du numéro. L'ensemble des textes ici réunis est le résultat d'un processus éditorial passant par la publication d'un appel à communication, puis par une sélection des textes à partir de lectures à l'aveugle : en adoptant cette procédure, la revue engage un certain type de construction éditoriale et mobilise une certaine conception de l'échange scientifique, qui ne serait pas le même si, par exemple, comme d'autres revues, elle avait choisi de solliciter directement une série d'auteurs pour définir collectivement un sommaire. Ce

qui résulte de ce processus est un déploiement des façons de définir la question ici posée et, à certains égards, une remise en cause de ses termes. Ce n'est pas un objet plein, mais plutôt une construction fragile – sa composante la plus fragile étant peut-être cette introduction, qui prétend, sans le pouvoir tout à fait, inclure en un geste cette pluralité de regards.

- 13 Une première série de textes se centre sur les productions par lesquelles s'incarne une conception de la communication en sciences de l'homme.
- 14 L'étude menée par les chercheurs du Groupe de Recherche Interdisciplinaire sur les Processus d'Information et de Communication (GRIPIC) présentée dans ce numéro par Anne Jarrigeon, Emmanuelle Lallement, Jean-Baptiste Perret et Julien Tassel, vise à mesurer la prise en compte réelle des pratiques de communication dans la « méthodologie », à partir de l'un des objets par lesquels cette dernière s'exprime et se propage, les manuels de méthode en sciences sociales. Cette recherche, menée dans le fil d'une réflexion des enseignants-chercheurs du CELSA sur leur propre pratique, met en évidence, par une étude thématique et énonciative, le paradoxe auquel sont soumises les questions de communication dès qu'il est question de garantir une scientificité des procédures. De plus en plus souvent évoquées dans les ouvrages de méthode qui les négligeaient totalement naguère, les situations de communication et leurs logiques sont plutôt conjurées qu'analysées. En effet, elles souffrent d'une double contradiction : le chercheur doit penser sa pratique mais il n'assume sa scientificité que par une extériorité à l'interaction ; la prise en compte des faits de discours et de polyphonie doit aller avec un idéal de maîtrise des situations. Le fantasme d'une situation pure et directe et le scénario d'une conduite dûment programmée de l'action peuvent ainsi participer à la scénarisation d'une geste scientifique, dont un certain illusionnisme communicationnel est le ressort secret, sans que la communication accède jamais au statut de question épistémologique.
- 15 Eric Delamotte retourne, en manière de provocation, l'indéniable angoisse que manifestent en permanence les SIC sur leur propre scientificité. Il invite les chercheurs de cette discipline à contribuer, de façon réflexive, à la prise en compte réelle de la place qu'occupe le sens commun dans l'émergence d'un projet scientifique, en appliquant cette réflexion à leur propre discipline. Il ne s'agit pas de confronter des savoirs savants à des savoirs profanes, comme dans la question classique de la vulgarisation, mais d'interroger le statut donné, dans la production disciplinaire elle-même, à la constitution de catégories et de représentations susceptibles de fonder une intercompréhension. L'article ici présenté, qui participe d'un projet plus ambitieux, décrit la façon dont plusieurs courants de sciences sociales se sont employés à définir une posture, polémique ou négociatrice, vis-à-vis du sens commun, en montrant qu'il s'agit là de questions philosophiques et rhétoriques anciennes, qui gagnent à être pensées en tant que telles. Si les SIC ont finalement peu discuté cette question, l'analyse des résumés de thèse, considérés ici comme des lieux de discours particulièrement institués qui concentrent une doxa disciplinaire, montre la présence d'un lexique structuré et significatif, dont l'auteur explore pour finir la nature et les enjeux, montrant à l'œuvre la constitution d'une culture doctrinale : point de vue qui autorise une sociologie des pratiques scientifiques faisant une réelle part au partage de savoirs, plutôt que de se fixer sur les seules stratégies d'acteurs.
- 16 C'est au texte de recherche, c'est-à-dire aux productions écrites par lesquelles la recherche se construit et se publie, que s'intéresse Yves Jeanneret. Ce texte est décrit

comme une monographie polyphonique d'une nature particulière. Objet clos mais ouvert sur le bruissement d'une masse de discours hétérogènes, c'est une œuvre d'auteur qui n'affirme son autorité et sa prétention à la rigueur que par une certaine façon de recycler une gamme très étendue de paroles sociales qui la précèdent et la joutent. Si le caractère dialogué de toute recherche, quelle que soit la discipline, a été souvent souligné par les sociologues des sciences – et avec lui le jeu des rôles et des légitimations qu'il autorise – le trait particulier ici relevé concerne la prétention du discours des sciences sociales à parler au nom d'autres voix : particularité qui ne concerne pas marginalement l'épistémologie, mais invite à regarder la production, la transformation et la mise en publicité de ces voix comme le cœur de la pratique de savoir elle-même. La réflexion ici proposée vise à élucider ce rapport entre épistémologie et poétique de l'écriture et à en marquer les enjeux.

- 17 Les deux articles suivants analysent plus particulièrement le matériel sémiotique sur lequel s'appuient les discours scientifiques. Ils sont consacrés à l'analyse de productions éditoriales représentatives d'une norme, ou tout du moins d'usages dominants en matière de recours aux images dans deux disciplines définies.
- 18 Alberto Cambrosio, Daniel Jacobi et Peter Keating soumettent à une interrogation communicationnelle les textes scientifiques appartenant aux sciences de la vie. Par-delà l'analyse de ces textes particuliers, ils posent une question théorique : comment analyser les rapports que ces textes entretiennent avec la circulation de modèles formels d'expression ? Il s'agit en l'occurrence d'un certain nombre de schèmes iconiques, dont ils décrivent et analysent la reprise et la métamorphose au fil des textes. Ce projet engage une posture réflexive, conduisant les auteurs à discuter le rapport entre le lisible, le visible et le scriptible, la capacité d'auto-analyse du scientifique et les difficultés qu'occasionne l'étude d'objets en circulation. Bref, un objet inconfortable à plusieurs titres et pour cela instructif. La relecture des textes consacrés à l'intertextualité dans le cadre des études littéraires éclaire la réflexion. Mais celle-ci demande un travail particulier pour penser le type de posture adoptée par un scientifique qui construit, non seulement telle représentation de son travail, mais un modèle susceptible d'incarner une rationalité disciplinaire. En dénaturalisant ces formes (analogie marine, modèle mécanique, schème temporel) qui ont été des coups de force au moment de leur invention et sont devenues ensuite des figures imposées du discours biochimique, les auteurs placent la recherche d'une conciliation entre le pertinent et le crédible au cœur d'une communication scientifique. Ils montrent que cette communication se nourrit, comme la littérature, de la référence à une architextualité – en l'occurrence une archi-iconicité – et ainsi se donne ses propres cadres formels. C'est la notion d'analogie, omniprésente mais floue dans le discours épistémologique, qui s'en trouve redéfinie.
- 19 Face à cette présence quasi évidente et, si l'on ose le terme, naturalisée, de l'image dans les sciences de la vie, Gérard Regimbeau analyse une discipline où la prise en compte des images (iconographie, iconologie) a été longtemps tenue pour marginale, avant de devenir ces dernières années un objet de débat théorique. Débat qui, pour être pleinement compris, suppose qu'on replace tel ou tel usage des images en histoire dans le cadre du processus complexe des transformations de l'image qui mène des sources de la connaissance à sa mise en publicité. L'histoire culturelle, en particulier, se donne pour but de mieux comprendre le rapport des sociétés à leurs pratiques et à leurs imaginaires, grâce au recours particulier à l'image comme moyen de connaissance

(objet, signe, média). Mais face à ce programme, l'usage effectif des images au sein des livres d'histoire culturelle marque une diversité et une ambiguïté certaines. Pour le comprendre, il est nécessaire d'aller au-delà de la formule de l'« illustration », terme aux connotations positivistes commodes. Il s'agit de construire une « iconographie éditoriale », car les rapports entre texte et image supposent des logiques de connaissance et de partage des connaissances. On en vient, par là, à interroger le rôle accessoire ou structurant donné à la pensée visuelle (celle des hommes historiques, celle de l'historien, celle du lecteur) dans la connaissance historique, sa reconnaissance et sa diffusion sociale.

- 20 Enfin, les deux derniers textes de ce dossier abordent le discours scientifique dans ses relations avec d'autres discours sociaux, pour mettre en évidence la façon dont les échanges et les circulations de modèles, ainsi que les jeux de légitimité et d'illégitimité, peuvent conditionner la façon de poser les questions et d'analyser des pratiques. Ils le font d'une façon fort différente, bien que leurs objets empiriques soient très voisins.
- 21 Jean-Michel Utard prend pour objet les sciences de l'information et de la communication. Ce n'est pas pour interroger en elle-même la construction de savoir qu'elles proposent, mais pour situer leur prétention vis-à-vis de deux discours qui leur offrent un ancrage social et professionnel emblématique : journalisme et « info » d'un côté, publicité et « com » de l'autre. Il s'emploie à décrire la prééminence des discours experts et des méta-commentaires médiatiques sur ces activités : il y voit des lieux d'illusion structurante qui polarisent la recherche. Toute recherche sur la publicité ou sur le journalisme a donc affaire à des objets déjà là, représentations idéalisées des fonctions (informative, performative) de ces métiers. Ce déjà là se superpose aux pratiques réelles qui rendent socialement, économiquement, politiquement possibles des activités beaucoup plus ambiguës et complexes. Ce que Jean-Michel Utard analyse dans cet article est donc moins la réalité des croyances que mobilisent les acteurs des professions que le type de rationalisation que les représentants de la profession (les professionnels) sont conduits à produire dans les médias, les publications professionnelles et les cursus de formation. Si ces deux métiers entretiennent des relations très différentes à la science (ambiguïté ou dénégation), ils exercent ainsi une action d'intimidation qui surdétermine fortement la pratique et le discours des chercheurs. Dans cette analyse, c'est la prise en compte des enjeux de la justification publique, dans un contexte d'hétérogénéité des discours et des légitimités, qui porte la redéfinition des enjeux de connaissance.
- 22 Karine Berthelot-Guiet aborde un sujet voisin, mais dans une perspective très différente. Elle analyse la circulation des savoirs et des figures d'autorité entre plusieurs lieux de connaissance et de prescription sur la publicité, en mettant en évidence l'interdépendance spectaculaire des lieux scientifiques et professionnels dans la construction d'un objet que les sciences légitimes ont déserté. Elle s'emploie à décrire la circulation d'objets intellectuels entre la recherche universitaire et les services d'études et de stratégie des entreprises publicitaires. Si les intérêts de connaissance sont bien différents, la présence d'acteurs dans les deux espaces (véritables lecteurs de théorie chez les « planneurs stratégiques » et consultants dûment rétribués chez les penseurs critiques de la discipline), ainsi que l'instrumentalisation systématique des concepts ont nourri un processus croisé. Il s'agissait en effet, et de la démonstration sur un objet privilégié des pouvoirs d'une sémiologie naissante et de la légitimation des méthodes et des acteurs dans la sphère

professionnelle. L'ancrage des discours pédagogiques sur une référence reprise ad nauseam, l'étude canonique par Barthes de la publicité Panzani et la mise en évidence d'itinéraires croisés de « créatifs » théoriciens et de socio-sémioticiens consultants montre comment la migration et la transformation des savoirs est régie par l'effort pour rendre visible et simple une certaine prétention à la rationalité. L'instrumentation des « schémas » sémiotiques, amplifiée par des consultants soucieux d'offrir à des clients plus ou moins scientifiques des objets analogues à ceux de leur formation initiale, entraîne un refoulement du discours épistémologique omniprésent chez les théoriciens des signes. Mais elle n'est pas étrangère au succès, dans le monde académique lui-même, d'outils d'analyse particulièrement aptes à s'enseigner et à se décliner et à la collection des stéréotypes simplistes autour desquels s'organise la critique actuelle de la sémiotique.

- 23 Comme on le voit, les approches possibles du thème général sont diverses et elles n'en épuisent pas la portée. Leur fonction n'est pas de donner une vision exhaustive ou équilibrée de ce que serait un programme plus général d'analyse de ces questions, à la croisée de l'analyse des pratiques de communication et de l'épistémologie. Il me semble toutefois qu'elles en démontrent la fécondité.
- 24 Ce n'est pas le lieu de gloser ici sur ce que les auteurs expliquent fort bien eux-mêmes, et avec la liberté qu'il convient vis-à-vis des thèses que l'appel à communication avait défendues avec quelque ardeur. J'observerai seulement pour finir – ou pour commencer – deux traits significatifs. Le premier est qu'aucun de ces auteurs n'a pu prendre en compte réellement les pratiques de communication sans être conduit à redéfinir quelques évidences supposées de l'épistémologie quelques-uns de ses poncifs les plus assurés et, d'une certaine façon, les déplacer. L'analyse des manuels revient sur l'idée d'observation et la redéfinit en référence à un idéal de la communication pure. L'étude du sens commun disciplinaire déplace fortement les débats sur la coupure épistémologique en insistant sur la construction collective, par les scientifiques, de catégories de pensée partagées. Prendre au sérieux de la notion de texte de recherche oblige à rapprocher deux questions habituellement distinguées, celle de l'étude des références et celle de la représentativité des analyses. La réflexion sur l'image en tant que modèle déconstruit l'antithèse entre analogie et démonstration. Le retour sur l'usage des documents iconographiques invite à considérer la notion de source comme un acte éditorial. L'explicitation des rapports entre discours professionnel et discours universitaire arrache à leur évidence l'idée d'« effet de réalité » des théories et celle d'une sémiotique (d'une sociologie, d'une ethnologie) appliquée.
- 25 Le second phénomène significatif est que, par-delà la focalisation qui lui est propre, chaque auteur rencontre en permanence les autres, autour de notions comme la circulation des savoirs, leur légitimité, leur publicité, leur teneur sémiotique et matérielle, la difficulté d'analyser des objets en métamorphose. Les analyses de manuels engagent un régime d'écriture ; l'étude du sens commun suppose une figure d'auteur collectif ; l'écriture scientifique est affaire de publicité ; l'image est un objet circulant ; la critique des discours demande une théorie des modèles ; le discours professionnel est affaire de réécriture. Questions qui traversent littéralement le numéro et attestent que sa visée, si elle ne constitue sûrement pas un « paradigme » (il faudrait élucider les présupposés communicationnels de cette notion) est bien une question vive aujourd'hui et qu'il est possible de s'en saisir pour en dire des choses précises.
- 26 En somme, il y a encore du pain sur la planche et on ne peut que s'en réjouir.

BIBLIOGRAPHIE

Barthes, R., (dir.), (1972), « Le texte, de la théorie à la recherche », *Communications*, n°19, 1972.

Bonaccorsi, J. & Labelle, S., (2004), « Analyser les transformations des objets empiriques : nouveaux regards, nouvelles méthodes », *Konex*, n°2 (<http://www.enssib.fr/konex>).

Dubuisson, D., (1996), *Anthropologie poétique : esquisses pour une anthropologie du texte*, Louvain, Peeters, 1996.

Lallement, E., (2002), « Faire de la communication sans le savoir : pour une anthropologie descriptive des situations de communication », *Actes du 13^e Congrès des Sciences de l'Information et de la Communication*, « Les recherches en information et communication et leurs perspectives : histoire, objet, pouvoir, méthode ».

Le Marec, J., (2002a), *Ce que le « terrain » fait aux concepts : vers une théorie des composite*, HDR, Paris 7.

Le Marec, J., (2002b), « Questions de terrains », *Études de communication*, n°25, 2002.

AUTEUR

YVES JEANNERET

Yves Jeanneret est professeur à l'Université de Paris IV – Sorbonne (Celsa), directeur-adjoint de l'école doctorale « concepts et langages » de Paris IV. Il dirige le groupe de recherche interdisciplinaire sur les processus d'information et de communication (GRIPIC) du CELSA et l'équipe « métamorphoses médiatiques » du laboratoire LaLICC (CNRS UMR 8139). Ses recherches portent sur les rapports entre les formes de communication et la circulation sociale des savoirs et des valeurs.